

Anna Giaufret (2021). *Montréal dans les bulles. Représentations de l'espace urbain et du français parlé montréalais dans la bande dessinée*. Québec : les Presses de l'Université Laval. 287 p. [coll. Les Voies du français]

Laurence Arrighi

Volume 51, numéro 2, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1099205ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1099205ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (imprimé)

1712-2139 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arrighi, L. (2020). Compte rendu de [Anna Giaufret (2021). *Montréal dans les bulles. Représentations de l'espace urbain et du français parlé montréalais dans la bande dessinée*. Québec : les Presses de l'Université Laval. 287 p. [coll. Les Voies du français]]. *Revue de l'Université de Moncton*, 51(2), 87–94.
<https://doi.org/10.7202/1099205ar>

RECENSION

Anna Giaufret (2021). *Montréal dans les bulles. Représentations de l'espace urbain et du français parlé montréalais dans la bande dessinée*. Québec : les Presses de l'Université Laval. 287 p. [coll. Les Voies du français]

Laurence Arrighi
Université de Moncton

Avec *Montréal dans les bulles* signé par la sociolinguistique italienne Anna Giaufret, nous avons affaire à un ouvrage qui creuse la relation entre la bande dessinée et la ville de Montréal. Une « entreprise passionnante et complexe », comme en convient l'autrice dès l'introduction de son travail, puisque ce sujet se situe notamment à la croisée de diverses disciplines. Giaufret y apporte son savoir-faire disciplinaire et, afin de tenir le propos le plus informé possible, elle se fonde, comme nous y appelle tout un pan de la sociolinguistique, sur des corpus¹. C'est aussi essentiellement à titre de sociolinguiste que je commente cet ouvrage, ce qui me conduit à mettre l'accent sur certaines dimensions plutôt que sur d'autres.

Anna Giaufret indique d'emblée que son objectif n'est pas de proposer un portrait exhaustif de la bande dessinée montréalaise (portrait dressé notamment dans Falardeau, 2008 et dans Viau, 2014) mais plutôt d'aborder quelques points qui paraissent « spécialement intéressants dans la relation entre la bande dessinée en tant que champ sociosymbolique [...] et la ville de Montréal, dans sa spécificité de ville multiculturelle, multilingue, attrayante [...], vivante [...], productrice de création [...], mais aussi lieu de tensions linguistiques, sociales, politiques » (p. 11).

Avec cet objectif en tête, Giaufret opère certains choix dans l'effervescence du milieu de la bande dessinée montréalaise. Les critères ayant présidé à la sélection des données utilisées dans la première section de l'ouvrage, qui fait l'analyse de la représentation de l'espace (chapitre 2), sont ainsi partiellement différents de ceux mobilisés pour obtenir les

données de la deuxième section, consacrée à l'étude de la représentation du français parlé montréalais dans les bandes dessinées (chapitres 3 à 6). Ces deux sections sont précédées d'une section d'ouverture (chapitre 1) et structurent conceptuellement l'ouvrage. Si chaque section et même certains chapitres peuvent être lus indépendamment, ou du moins sans suivre le plan dessiné par l'autrice, la lecture intégrale et linéaire du texte démontre une grande cohérence entre les sections et chapitres. Dans la mesure où l'ouvrage, comme l'indique l'autrice, s'inspire en grande partie d'articles déjà parus, l'effort de remaniement nécessaire à la confection d'une monographique homogène est réussi.

En ouverture (chapitre 1), l'autrice met de l'avant quelques grandes tendances qui caractérisent la « BDQ » [la bande dessinée québécoise]; une production en plein essor, apprend-t-on, avec une majorité d'albums publiés qui sont des œuvres originales écrites en français ayant pour centre d'édition Montréal. Ce faisant, la scène montréalaise de la bande dessinée est « littéralement bouillonnante depuis quelques années » (p. 21) et la ville est pour les jeunes auteurs et autrices (ces dernières étant particulièrement bien représentées dans cet écosystème) un lieu de réseaux où des « infrastructures » (expositions, festivals, centres et magazines dédiés) favorisent créations et collaborations. Giaufret souligne aussi une certaine porosité avec le monde de la bande dessinée anglophone et propose que « les traductions, les collaborations, les résistances concernant le neuvième art [à Montréal] peuvent nous en dire long sur les relations qu'entretiennent aujourd'hui les francophones et les anglophones » de cette ville (p. 26). Enfin, les auteurs et autrices de bande dessinée thématisent eux-mêmes cette question en explorant les liens – ou plus souvent l'absence de liens – entre les deux communautés. Giaufret, quant à elle, part des logiques de traduction qui, sur ce marché, se font presque uniquement du français vers l'anglais, ce qui met en lumière des logiques de pouvoir, symboliques et marchandes profondément ancrées.

La séparation symbolique des communautés qui se matérialise aussi dans des frontières invisibles au sein de l'espace urbain est l'un des thèmes que retient Anna Giaufret dans la section de l'ouvrage qui traite de la représentation de l'espace (chapitre 2). Bien que relativement courte (par rapport à la suivante), cette section aborde la relation entre l'espace et la bande dessinée dans toute sa complexité. Cette relation s'articule en effet à deux niveaux puisque le rapport entre bande dessinée et espace est à la fois

réel et symbolique dans la mesure où l'espace représenté (ici Montréal) est inscrit par le dessin, sur la planche, dans un espace « représentant ». Anna Giaufret propose l'analogie avec le signe linguistique, une relation de type signifiant-signifié où le support est de même nature que le contenu. La planche étant un espace qui, à partir de la thématique étudiée ici (des bandes dessinées dont l'action se situe à Montréal et qui représentent l'espace de cette ville), représente un espace : un « espace au carré » (p. 58) pour reprendre les mots de l'autrice. On peut finalement y voir aussi une forme de mise en abîme inscrite dans une longue tradition de la représentation picturale.

Pour aller plus loin, l'autrice nous rappelle que la création d'un espace représenté par le biais d'un espace représentant se fait par l'interaction de trois éléments. On pense tout de suite au renvoi au monde réel, notamment grâce à la représentation de lieux connus et reconnaissables. Montréal, du pont Jacques-Cartier à l'édifice Aldred, n'en manque pas, et les bédéistes du corpus ne se privent pas de représenter des lieux emblématiques. Un autre moyen largement mobilisé par les auteurs et autrices à l'étude est la mise en scène d'un territoire perçu et vécu, mais aussi conçu : plusieurs se mettent ainsi en scène dans le quartier de leur enfance, mais surtout dans un espace urbain central en adéquation avec leur style de vie (jeunes, créatifs, parfois reliés à la scène musicale ou *underground*). Il y a en effet une forte coloration positive, affective du centre ou d'anciennes banlieues désormais absorbées par l'expansion de la ville, et un rejet total pour les nouvelles banlieues périurbaines que certains des plus jeunes bédéistes ont fui pour Montréal. Enfin, pour représenter tout espace, et cela s'applique parfaitement à la ville de Montréal, il y a l'importance des réseaux et des frontières. À Montréal, le fleuve mais surtout les réseaux de transports (voies ferrées, autoroutes et canaux) conduisent à la séparation de lieux proches et même en leur absence, un clivage social fort peut conduire à la création d'une frontière physique : le cas de la clôture qui sépare le quartier « défavorisé » de Parc-Extension et le quartier cossu Ville de Mont-Royal² en est un exemple quelque peu dérangeant. Bref, avec tous ces éléments à observer et à analyser, on comprend la puissance heuristique de la BD comme objet pour cette science qu'est la montréalologie (voir p 86-89).

Dans ce cadre-là, qu'est-ce que l'étude de la bande dessinée peut apporter comme connaissance sur les pratiques linguistiques qui ont cours dans cet espace urbain? C'est ce que propose d'étudier Anna Giaufret dans

la plus longue section de son ouvrage. Les chapitres 3 à 6 sont en effet consacrés à des questions de langue. À ce niveau, précisons d'emblée que cette ville adoubee comme l'une des « villes mondiales » (aux côtés de Tokyo, Londres, Sydney ou Sao Paulo; voir Sassen, 2001) est, à l'instar de ces dernières villes, marquée par un plurilinguisme fort. Cette situation se double à Montréal, et c'est l'une de ses spécificités, par la persistance symbolique, plus que réelle désormais, « mais encore bien ancrées dans l'imaginaire collectif, [d'une frontière] qui parcourt l'île d'un Nord hypothétique à un Sud hypothétique le long du boulevard Saint-Laurent et qui relègue à l'est de cette ligne la communauté francophone et à l'ouest la communauté anglophone » (p. 96). Pourtant la fluidité actuelle des frontières entre les deux communautés est patente dans le groupe formé par les jeunes bédéistes étudiés, comme en témoignent plusieurs collaborations, des traductions et des éditions interlinguistiques. Ces jeunes bédéistes contestent au sein même de leur œuvre la séparation linguistique des deux communautés et en montrent le caractère somme toute perméable.

Cette perméabilité entre les groupes a aussi une répercussion sur le plan linguistique dans le corpus étudié et elle marque au niveau textuel par une présence plus ou moins forte de l'anglais dans l'idiolecte de certains personnages. Après avoir consacré son chapitre 3 à des questions générales concernant les relations que la langue de la bande dessinée entretient avec l'oralité et l'écriture (un chapitre utile pour quiconque s'intéresse à la représentation scripturale de la langue orale), les chapitres suivants traitent du cœur du sujet : la représentation du français parlé montréalais dans les bandes dessinées montréalaises. Si le chapitre 4 est essentiellement théorique, le cinquième aborde, sous l'angle lexical, la question des québécismes et des anglicismes. De ce point de vue, il ne me paraît pas particulièrement opportun, même si la tradition et l'idéologie nous y conduisent presque inévitablement, de toujours distinguer les québécismes des anglicismes, et de réserver une réflexion sur l'hétérolinguisme seulement à ces derniers. L'exemple emblématique du québécisme (car c'est ce qu'il est indéniablement) *vedge* (force raccourcie de « vegetable » utilisée comme insulte pour dire d'une personne qu'elle n'est pas très dégourdie mentalement) témoigne en effet de la créativité des usagers et usagères du français en contexte de contact de langues.

Finalement, en termes de contact de langue, il convient de ne pas oublier que circulent aussi à Montréal différentes variétés de français. Ici, le cas de

la polémique suscitée par la parution de *Magasin général* dont traite le chapitre 6 fournit matière à réflexion sur des questions à mon avis centrales à toute étude de la diversité linguistique. Quel français compte comme français montréalais? Qui (en termes ethniques) a le droit de représenter ce français? Et comment? Ce n'est toutefois pas la direction qu'emprunte Giaufret, qui nous propose plutôt l'exercice d'analyser les propos métalinguistiques de l'important péri-texte dont a fait l'objet *Magasin général* : les trois volumes intitulés *L'arrière-boutique du magasin général*. Selon Jimmy Beaulieu qui en a « québéçisé » la langue, *Magasin général* s'est explicitement donné pour but de présenter une langue qui sonne québécois tout en étant accessible à un lectorat composé de francophones d'ailleurs et vise une familiarisation d'autres francophones au français québécois par le biais de la bande dessinée. Pourtant, *L'arrière-boutique* volume 3, qui contient un précis de français québécois, pratique « l'exercice périlleux de la défense de la variété québécoise du français tout en la reconduisant constamment à sa souche française et en stigmatisant les éléments "allogènes", notamment les emprunts à l'anglais » (p. 214). Cette valorisation des éléments anciens de souche française et cette condamnation des éléments venus de l'anglais existent de longue date dans le débat sur le français au Canada. Boudreau (2009) a notamment montré la présence de ce discours en Acadie aussi tôt qu'à la fin du 19^e siècle. Que ces deux tendances (louange des éléments « de souche » et rejet des éléments « étrangers ») perdurent, y compris en un lieu et une culture qui célèbrent par ailleurs l'hyperdiversité, témoigne assurément à la fois de l'insécurité linguistique qui a encore largement cours au Québec et de la puissance de la norme caractérisée par la centralité, l'essentialisme et l'unitarisme (pour reprendre Klinkenberg 2001, cité par Giaufret).

Giaufret envisage alors que, face à la prégnance de cette norme essentiellement exogène, les jeunes bédéistes de son corpus, qui possèdent un indice de participation au marché linguistique plutôt élevé³, puissent participer à une redéfinition de la norme au Québec. En s'intéressant à la dimension syntaxique de la langue représentée dans certaines bandes dessinées, Giaufret remarque alors, à la suite de l'étude de Bigot (qui porte pourtant sur un corpus tout autre⁴), que les traits syntaxiques québécois les plus fréquents sont ceux qui ont l'allure la plus standard. C'est ainsi le cas de l'interrogation directe (avec *-tu* clitique ou reprise du pronom sujet), ce qui démontre par ailleurs que celle-ci est désormais standardisée dans la

norme du français québécois, et qu'un standard québécois est donc possible s'il reste discret.

Finalement, ce tour d'horizon des pratiques linguistiques en usage dans la bande dessinée montréalaise ne serait pas complet sans un arrêt sur les choix graphiques mis en scène. Giaufret s'arrête en fin de sixième chapitre sur quelques-uns de ces choix. Suivant une tradition bien ancrée dans l'écriture de la bande dessinée qui dépasse largement le cas envisagé ici, bien des auteurs et autrices choisissent d'utiliser des formes élidées afin de marquer l'oralité. Alors que de telles formes sont courantes (en particulier pour les pronoms, ainsi le cas prototypique du *je* et *tu* élidés aussi bien devant voyelle que devant consonne), des traits sonores nettement plus québécois (comme le /tut/) sont quant à eux beaucoup plus rares. On notera aussi le recours à une néographie phonétisante, *toutes*, qui par ailleurs est une forme qui existe dans le standard même si les deux ne coïncident pas ici.

À la fin de cet ouvrage, on conclut que Giaufret a démontré la dimension heuristique de la ville de Montréal pour observer les relations non seulement entre représentation de la langue et représentation de l'espace, mais aussi entre pratiques et idéologies linguistiques, ainsi qu'entre les communautés de bédéistes et les réseaux de traduction et d'édition (même si j'ai à peine esquissé cette dernière dimension). En lien avec mes intérêts de sociolinguiste, je soulignerai pour finir que cet ouvrage contribue certainement à une réflexion sur ce que l'urbanité apporte à la sociolinguistique, ainsi que sur ce que la sociolinguistique peut apporter comme contribution à la réflexion sur l'urbanité. Ainsi, une vingtaine d'années après le travail inaugural (du moins en contexte francophone) de Bulot (2001) autour du concept de sociolinguistique urbaine, Calvet (2021) nous rappelle qu'il est important de penser la ville sous son versant linguistique, d'autant plus que nous sommes désormais entrés dans un contexte de forte urbanisation du monde.

Références

- Boudreau A. (2009). La construction des représentations linguistiques : le cas de l'Acadie. *Canadian Journal of Linguistics*, 54(3), 439-459.
- Bigot, D. (2021). *Le bon usage québécois. Étude sociolinguistique sur la norme grammaticale du français parlé au Québec*. Les Presses de l'Université Laval.
- Bulot T. (dir) (2001). Sociolinguistique urbaine, Variations linguistiques : images urbaines et sociales. *Cahiers de sociolinguistique*, (6).
- Calvet L.-J. (2021). La ville. Dans J. Boutet et J. Costa (dir.), *Dictionnaire de la sociolinguistique (Langage et société, Hors série, 341-344)*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Falardeau, M. (2008). *Histoire de la bande dessinée au Québec*, VLB.
- Sassen, S. (2001). *The Global City. New York, London, Tokyo* (2^e éd.). Princeton University Press.
- Tousignant, C. (1987). *La variation sociolinguistique. Modèle québécois et méthode d'analyse*. Presses de l'Université du Québec.
- Viau, M. (2014). *BDQ : histoire de la bande dessinée au Québec. Tome 1 : Des origines à 1979*. Mém9ire.

¹ Giaufret ne retient pas toujours les mêmes œuvres selon les visées particulières de tel ou tel chapitre. La liste des œuvres utilisées (qui figure aux pages 161 à 163) est trop longue pour être citée. Indiquons que le corpus principal est délimité par les paramètres suivants : l'auteur·trice doit être né·e après 1970 et avoir publié après 2010, être originaire de Montréal ou de sa banlieue et y résider, les personnages représentés doivent être des jeunes vivant à Montréal (il s'agit souvent d'autoreprésentation), enfin les extraits choisis sont des interactions entre pairs ou en contexte familial, la personne qui parle doit être une personne jeune de Montréal.

² La ville de Mont-Royal fait partie des quelques municipalités résidentielles qui ont conservé leur autonomie par rapport à la ville de Montréal. Mont-Royal est une ville bourgeoise et blanche alors que le quartier Parc-Extension, qui jouxte partiellement ses délimitations, présente le taux de population issue de l'immigration parmi les plus élevés à Montréal.

³ Cet indice étant défini comme « une variable continue établie en fonction de l'importance relative qu'un locuteur est amené à accorder à la maîtrise de la langue

en raison de sa situation socio-économique et de son rôle social » (Tousignant, 1987 : 58), cité p. 220.

⁴ Le corpus de Bigot est constitué d'entretiens journalistiques de l'émission *Le point* de Radio-Canada où l'élite intellectuelle, culturelle, financière et cléricale fut amenée à s'exprimer sur divers sujets de société durant plusieurs années. Leur pratique sont envisagées comme le reflet d'un français québécois standard.